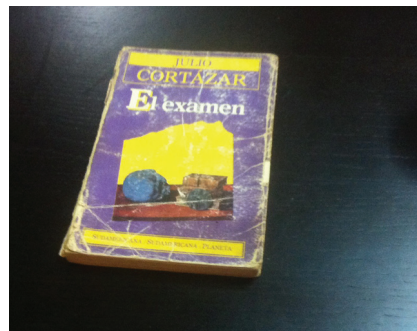


Ce qu'on a pu sauver de l'incendie

Par Hernán Casciari

L'écrivain argentin Hernán Casciari n'aigüise pas seulement sa verve et son esprit pour pourfendre les idées reçues sur le football (voir ses deux textes précédents dans le Carnet). Il sait aussi mettre son art d'écrire au service de la littérature comme il vient de le faire avec ce texte autobiographique en hommage à Julio Cortázar qu'il nous offre presque au moment où il le fait paraître su son blog : Orsai.



Il y a quelques années, un test comportant trente-six questions était devenu à la mode. Arthur Aron, un professeur de psychologie, en est l'auteur. Cette superstition veut que si deux personnes qui ne se connaissent pas répondent avec la plus grande franchise et en prenant tout leur temps à toutes les questions sans se quitter des yeux, elles tomberont éperdument amoureuses l'une de l'autre.

Comme en ce temps-là je traversais une période de crise, je m'étais enfermé dans les toilettes en me regardant dans la glace pour me poser les trente-six questions et voir si j'arrivais au moins à me réconcilier un peu avec moi-même.

Le résultat avait été épouvantable. Une bonne partie du questionnaire n'était absolument pas destinée à des personnes aux tendances narcissiques (mentionnez trois choses que vous avez en commun avec votre conjoint ; donnez un point positif qui caractérise votre conjoint). Il y avait aussi d'autres questions qui paraissaient tout droit sorties de la rubrique courrier du cœur d'un magazine (qu'est-ce qui peut faire qu'une journée soit parfaite ; quelle est l'importance de l'amour dans votre vie). J'avais déjà répondu à la plupart d'entre elles dans mes livres (quelle relation avez-vous avec votre mère ; racontez le moment où vous vous êtes senti le plus honteux dans votre vie).

Arrivé à la vingt-cinquième question, je m'ennuyais ferme, et en plus, ma fille avait besoin des toilettes. J'ai donc bâclé les réponses qu'il restait à faire pour finir le test au

plus vite. Quel est le sujet qui, selon vous, est trop grave pour pouvoir en rire ? « Racing Club de Avellaneda ». Avez-vous une idée de ce qui se passe lorsqu'on meurt ? On s'ennuie mortellement. Quel est votre plus mauvais souvenir ? Ce sera ce que je suis en train de faire en ce moment.

J'en étais presque à la fin, quand n'en ayant strictement plus rien à foutre de ce machin, la trente-quatrième question m'a fait sortir de mes gonds : Votre maison prend feu et vous n'avez le temps que d'emporter un seul objet. Quel serait cet objet ? Là, j'ai renoncé en laissant le test inachevé, fou de rage après Arthur Aron et la psychologie moderne en général : ils ne me servaient à rien, ni à pouvoir enfin m'aimer moi-même et encore moins à sortir de ma crise. Je me suis mis à hurler : « Les objets n'ont aucune importance pour moi, je me fous totalement de tout ça ! »

Mais tout au long de l'après-midi, je n'ai pas pu me sortir un seul instant de la tête cette trente-quatrième question. Celle à propos de l'incendie. Elle me paraissait avoir vraiment dépassé les bornes. Tant et si bien qu'au petit jour, j'ai légèrement retouché l'énoncé : y a-t-il une seule chose (me suis-je dit) que j'ai pu sauver dans tous les déménagements que j'ai faits ? J'ai vécu dans un grand nombre de villes, j'ai changé plusieurs fois de maisons et chaque fois, j'y ai laissé des choses auxquelles je tenais : des disques, des livres, des habits, des cahiers...

Je n'arrivais pas à répondre clairement. Avant de m'avouer vaincu, j'ai travesti encore un peu plus la question en me demandant : quelle est la chose la plus ancienne que je possède encore ? Et là, une illumination a surgi dans les soubassements de mon crâne.

J'avais quatorze ans et parmi toutes les profs de mon lycée, il n'y en avait qu'une qui ne me voyait pas comme un imbécile fini. Elle s'appelait Cristina Canata. Aujourd'hui encore j'ignore comment elle s'en est aperçue. En ce temps-là, j'étais exagérément rebelle : je prenais un malin plaisir à n'avoir que des notes bien au-dessous de la moyenne et je déambulais dans les couloirs comme un zombie. Je suppose qu'elle a dû savoir que sans être un grand lecteur je lisais beaucoup de romans à énigme.

Un vendredi matin, elle était venue vers moi pour me dire :

« Tu sais, Hernán, tu devrais lire Cortázar. »

Je n'avais pas habitude de voir une prof venir me parler si gentiment. Elles me regardaient toutes avec un peu de crainte, un léger dégoût ou une certaine tristesse. Cette après-midi-là, j'étais allé à la librairie de mon village et ne connaissant rien de Cortázar, j'avais demandé un livre de Cortázar. Aujourd'hui, je me rends compte que le libraire ne devait pas en savoir beaucoup plus, parce qu'il m'a dit :

« J'ai le dernier qu'il a sorti cette année », et il m'avait donné un livre avec une couverture bleue.

J'avais su un peu après que Cortázar n'avait rien écrit cette année-là pour la bonne et simple raison qu'il était mort quelque temps avant. Je découvrais aussi que le livre que le libraire m'avait vendu n'était pas le dernier, mais le premier qu'il avait écrit. L'examen, un roman expérimental, d'une lecture très difficile que Cortázar n'avait jamais voulu publier. Il avait été édité après sa mort.

J'étais parti avec le livre chez moi et sur la page 3, j'y avais inscrit mon nom et la date, comme j'avais appris à le faire avec mes petites histoires de détectives : « Hernán Casciari, 1^{er} août 1986 ».

J'étais ensuite allé m'asseoir dans un coin tranquille de la cour, impatient de lire ce que m'avait recommandé la seule enseignante qui ne voulait pas m'expulser du système éducatif.

Je n'avais rien compris. Même pas la moitié d'un paragraphe. Pas un seul mot.

Les phrases s'enchaînaient en castillan, mais elles paraissaient écrites dans une autre langue. Tout était confus et démotivant. Cortázar saucissonnait toutes les phrases sans mettre ni points ni virgules. Il passait de la prose au poème, de l'action à l'essai, du tú au vos qu'utilisent les Argentins pour la deuxième personne du singulier ou il sautait de la bonne grosse blague de chez nous au surréalisme. Mais ça, je n'en suis conscient qu'aujourd'hui. Cette fois-là, je n'avais pensé qu'à deux choses : soit ma prof ne me connaissait pas du tout, soit j'étais vraiment un pauvre imbécile, comme l'assurait le reste des enseignants.

Le lundi suivant, Cristina Canata, dans son cours d'histoire, m'avait appelé pour savoir si j'avais suivi son conseil. Je lui avais dit avec la plus grande sincérité que pour moi, Cortázar, c'était de la merde. Quand elle avait su que j'avais acheté ce livre, elle s'était mise à rire en me disant que je n'aurais jamais dû commencer avec un truc pareil. Et elle m'avait prêté Bestiaire, le livre de contes le plus hallucinant que j'ai lu cette année-là. J'avais quatorze ans.

Et puis, pendant les cinq ans qui ont suivi, j'ai lu l'œuvre complète de Cortázar (conte, essai, poésie, romans, chroniques et articles divers) avec la même voracité qu'un jeune garçon regarde aujourd'hui Breaking Bad ou se masturbe. Je ne pouvais pas m'arrêter. Il est arrivé un moment où Cortázar n'a plus été un écrivain ; il était devenu un vieil ami qui me donnait des conseils dans le creux de l'oreille :

« Ne te laisse pas inquiéter par quoi que ce soit, la vie continuera à être un jeu quand tu auras trente ans, cinquante ans ou soixante ans. »

J'ai conservé l'amitié de Cristina Canata pendant toutes ces années. Elle est restée mon amie après mes études au lycée et quand je suis parti du village en rêvant de devenir écrivain.

Parmi le peu de choses que j'ai emporté dans mon sac lors de mon premier déménagement, il y avait ce livre : L'examen. Il était déjà complètement usé et le dos avait presque perdu toute sa couleur. Son bleu n'était plus vraiment bleu.

Depuis les années quatre-vingt-dix jusqu'à aujourd'hui, j'ai écrit sans cesse, comme un fou et j'ai déménagé une douzaine de fois, dont une à l'étranger. La chose la plus ancienne que j'ai gardée ici, dans ma maison de Barcelone, c'est ce livre. C'est un objet, c'est vrai, et les objets n'ont aucune importance pour moi parce que je me fous totalement de tout ça. Mais quelque chose a fait que j'ai toujours voulu le sauver de tous les incendies qui m'ont brûlé vif.

Traduction : Jacques Aubergy.